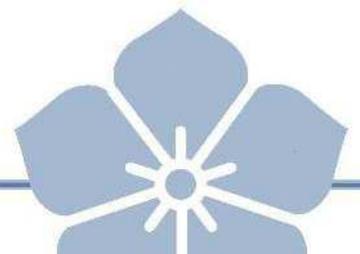
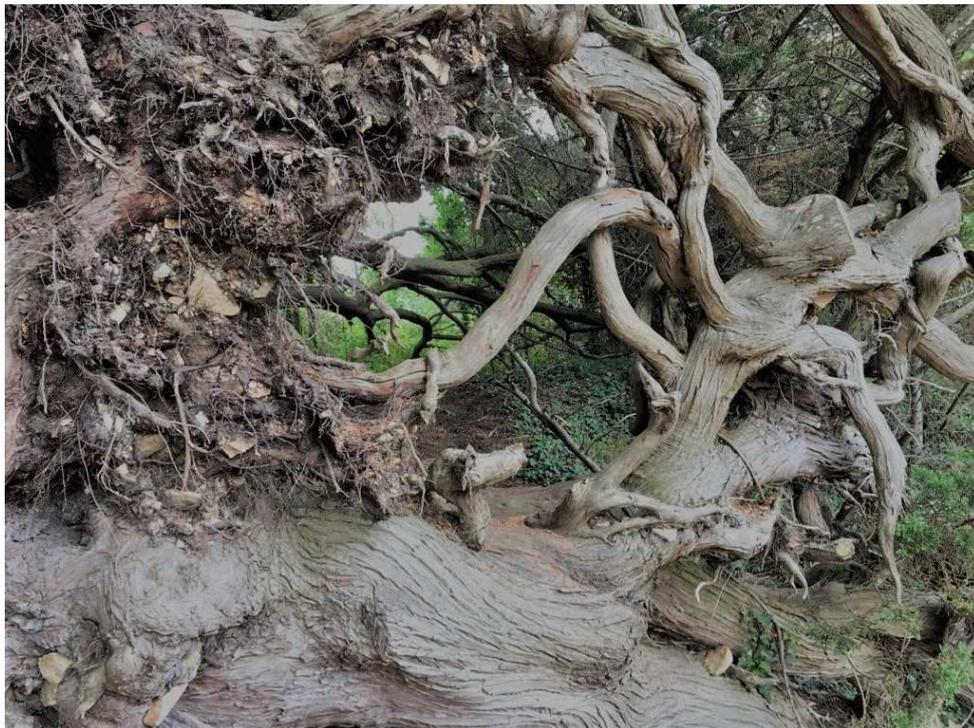


L'écho de l'étroit chemin

Association Francophone des Auteurs de Haïbun
Journal trimestriel en ligne

N°38 - Février 2022

Hasards et Coïncidences





L'écho de l'étroit chemin

Association Francophone des Auteurs de Haïbun

L'écho de l'étroit chemin

Association Francophone des Auteurs de Haïbun
Journal trimestriel en ligne

N°38 - Février 2022



Sommaire

Éditorial, *Danièle Duteil*
Sélection haïbun

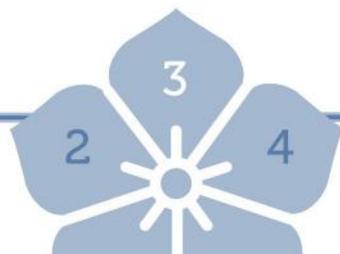
Thème : Hasards et coïncidences

- Chère Ursula, *Marie-Noëlle Hôpital* p. 7
- Un grincement de charrette, *Mai Ewen* p. 9
- L'homme de pierre, *Germain Rehlinger* p. 11
- Modèle de Rodin, par hasard et par passion, *Marie Derley* p. 13
- La croisée des chemins, *Monique Leroux Serres* p. 15
- Sur mon chemin, j'ai rencontré, *Isabelle Ypsilantis* p. 19



Coups de cœur

- Sur mon chemin, j'ai rencontré, d'Isabelle Ypsilantis, par *Monique MÉRABET* p. 21
- L'homme de pierre, de Germain Rehlinger, par *Danièle Duteil* p. 22



L'écho de l'étroit chemin

Appel à haïbun

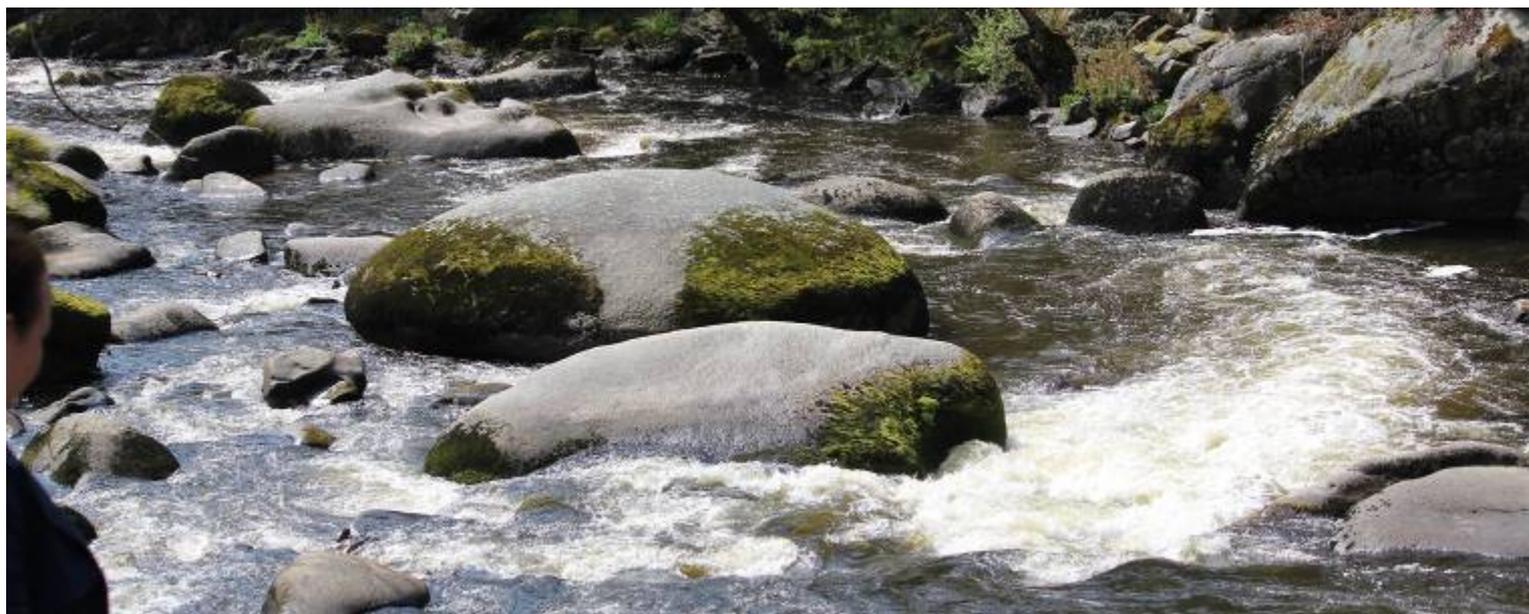
- Thèmes des prochains numéros de *L'écho de l'étroit chemin* p. 23
- Collectif de haïbun : « Parfums et encens » p. 23

Article

- Regard sur le haïbun, par *Danièle Duteil* p. 25

Livre

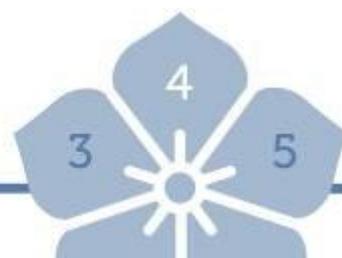
- Jusqu'au bout de moi, de *Jocelyne Asquin*, avec Diane Descôteaux, par *Danièle Duteil* p. 27



Coin lecture p. 30

Nos adhérents ont du talent p. 32

Adhésion AFAH p. 33





*Mois de février...
Le ciel au fond de l'eau
de la grande jarre¹*

Voltaire disait : « Le hasard n'est et ne peut être que l'effet d'une cause ignorée », autrement dit le hasard n'existe pas. Einstein pensait de même. Incapables de comprendre certains épisodes de notre vie, nous parlons effectivement de hasard, ou encore de coïncidence, à défaut d'obtenir de réelles explications.

Six haïjins font écho au thème proposé, « Hasards et coïncidences » : des situations diverses. Dans certains cas, on pourrait invoquer la malchance, comme l'illustre le haïbun de Marie-Noëlle Hôpital, *Chère Ursula* : cette éruption volcanique en Islande tombe vraiment mal pour l'amoureux qui espérait bien rejoindre sa dulcinée en Australie.

A contrario, le hasard est parfois synonyme d'aubaine. *Modèle de Rodin par hasard et par passion*, de Marie Derley, témoigne de l'aventure d'Auguste Neyt. Le titre semblerait montrer que le hasard n'est pas toujours pur hasard.

Sur mon chemin, j'ai rencontré (Isabelle Ypsilantis) et *La croisée des chemins* (Monique Leroux Serres) décrivent également d'heureux enchaînements de circonstances, qu'on aime qualifier de providentiels.

Le texte de Mai Ewen, *Un grincement de charrette*, parle plutôt de destinée, soit de quelque chose qui était écrit d'avance. Si le destin semble plus ou moins orienté par l'attitude de la personne, cette dernière n'en a eu conscience à aucun moment.

Enfin, *L'homme de pierre* de Germain Rehlinger, tout en prenant un tour fantastique, nous met face à nos responsabilités. Il montre clairement qu'alléguer le hasard, ou une force supérieure, sert à masquer surtout une coupable inconséquence.

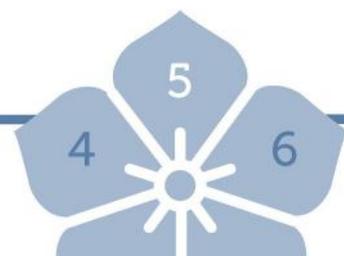
Ce numéro 38 présente aussi une réflexion sur l'écriture du haïbun. Si ce genre admet la diversité des sujets, il ne saurait se satisfaire d'une juxtaposition de deux genres, prose et haïkus.

La rubrique « Livres et lectures » met en lumière plusieurs ouvrages dont *Jusqu'au bout de moi* : un recueil de la québécoise aujourd'hui disparue, Jocelyne Asquin, épaulée par Diane Descôteaux : le thème en est la maladie et la fin de vie.

Et toujours, on trouvera des appels à haïbun, pour les prochains numéros de *L'écho de l'étroit chemin* et pour le collectif, « Parfums et encens », dont la publication est programmée à l'automne. Bonne lecture !

Danièle Duteil

1. Sonoko Nakamura (1913-2001) : *Du rouge aux lèvres*, Haïjins japonaises. Traduction de Makoto Kemmoku & Dominique Chipot. La Table Ronde, 2008.



L'écho de l'étroit chemin



L'écho de l'étroit chemin

Février 2022 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " hasards et coïncidences "



Chère Ursula

Gerbes d'étincelles
sur un tapis de cendres...
l'essor du phénix.

J'avais tout prévu sauf ces grains de poussière qui menacent de se glisser dans le moteur des avions et de rogner leurs ailes. Notre terre de feu et de glace est isolée du reste du monde. Impossible de décoller parce qu'un vieux volcan s'est réveillé, parce qu'il crache une fumée noire et épaisse dans le ciel islandais.

Pourquoi faut-il que vous viviez en Australie et moi en Islande ? Pourquoi faut-il qu'après m'avoir permis de trouver l'âme sœur aux antipodes, les nouvelles technologies m'empêchent aujourd'hui de l'y rejoindre ?

J'avais enfin pris la décision, réuni l'argent du voyage, surmonté tous les obstacles, j'étais prêt à sauter dans le vide, dans l'inconnu. Folie, insondable folie. J'ai une famille, un métier, des amis, mille fils me relient à mon pays... Et vous, vous ne pouvez venir, un enfant malade vous retient sur votre continent. M'attendrez-vous, chère Ursula ?

Après une année de messages électroniques débutés par le plus grand des hasards, de dialogues à distance, d'échanges de photos, de vidéos, de conversations téléphoniques, tant de rencontres virtuelles, tant d'affinités révélées...Le réel devait s'imposer sauf imprévu ! Nous aimons les grands espaces et les paysages minéraux, nous partageons la langue anglaise, lisons les mêmes livres, écoutons les mêmes musiques, voyons les mêmes films et surtout ressentons, si étrange que cela puisse paraître, la même attirance l'un pour l'autre...Je suis amoureux de votre portrait, de vos traits délicats et diaphanes, de vos yeux bleus, de votre silhouette fine et légère, de votre démarche dansante et de votre voix si douce.

Cheveux dénoués
une vague océanique...
Vénus a surgi.



L'écho de l'étroit chemin

Et pourtant je doute encore. J'ai beau vérifier la cohérence des informations que vous me donnez, je me demande encore si vous existez bien, si vous n'allez pas vous évanouir comme un rêve au petit matin...Maudit avion qui retarde la présence de mon amour car je suis sûr de vous aimer et presque certain de la réciprocité ! Chère Ursula si blonde, si jeune et si jolie, attendez-moi !

Quelques larmes se mélangent à l'encre du stylo, quel archaïsme ! C'est à peine si je sais encore tracer des lettres à la main sur du papier, pourquoi les communications ne passent-elles plus ? Patience, Ursula, j'arrive bientôt !

Je prends le bateau, le brise-glace s'il le faut.

Je brûle d'amour, Ursula, les mers, les océans attiseront ma flamme si les airs ne la transportent point. Me voici, ma bien-aimée.

Votre Yvan.

Marie-Noëlle HÔPITAL (France)





Un grincement de charrette...

Soirée de novembre –
le feu sur l'âtre rougit
l'attente des visages

Mona a invité ses amis à savourer le cidre nouveau sorti du pressoir à l'ancienne de son grand-père.

Fine cuisinière et attachée aux traditions, elle verse d'une louche experte des petits tas de pâte à galettes sur les plaques brûlantes.

« Des galettes au cidre doux ! »

La nostalgie s'exaspère dans le craquement du feu, l'odeur du cidre et la saveur des galettes.

Jozig, lui, rétorque qu'il préfère le cidre sec, – et il ne s'en prive pas ! –, même le cidre amer, le cidre des années passées, celui qui a du corps, qui pétille, qui fait son chemin, qui parle aux hommes. Le cidre doux c'est bon pour les femmes ! De toutes façons, parole de Jozig, il faut se méfier des effets dévastateurs du cidre doux.

« Discours de macho ! » et on continue à se régaler, ignorant le râleur.

Le corps s'alourdit. Pâteuse, la parole s'égaré dans les contes et légendes. Une invitée s'essaie à chanter une *gwerz*¹ et dérape laborieusement vers la « Chanson du Cidre ».

Brusquement Jozig se lève et se dirige vers la porte :

« Je vais prendre l'air !

- Ne va surtout pas te répandre sur mes dernières roses blanches », ironise Mona.

Le manteau de la nuit
se froisse et des étoiles
efface la pâle clarté

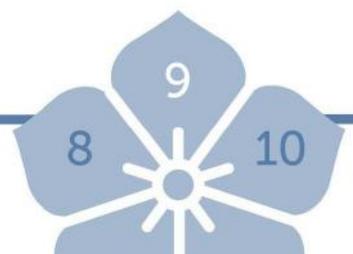
Jozig respire goulûment l'air glacé de novembre.

Nul bruit !

À la campagne pourtant la nuit vibre sans cesse de mille bruits. La nuit vit la nuit ! Nul hululement de l'effraie blanche, nul glapissement du renard, nul frémissement de la forêt proche, nul murmure de la rivière ne viennent troubler le silence angoissant.

Venant d'un chemin creux, soudain lui parvient le grincement « ourlik ! ourlak ! rouik ! rouak » d'une charrette cahotante.

1. *Gwerz* : complainte



L'écho de l'étroit chemin

Une charrette ! De nos jours quel paysan se sert encore d'une charrette, surtout d'une vieille charrette... et à cette heure-ci de la nuit ?

« Brrr ! Je rentre ! »

Dans la chaleur retrouvée, il reprend des couleurs et s'adresse à ses hôtes :

« Vous avez encore dans votre entourage un paysan qui s'amuse à conduire de nuit une vieille charrette ?

- Quelle blague ! Ici, plus de paysans, tu le sais bien ! Seulement un éleveur de cochons assez près, ...trop près » !

- J'ai pourtant entendu grincer une charrette ! Bon ! Je rentre chez moi ! Je vais prendre l'ancienne route, je ne tiens pas à avoir un contrôle-biniou.² »

- Depuis la dernière tempête, il n'est peut-être pas trop prudent d'emprunter la vieille route. Fais attention ! »

Jozig sort.

Les amis s'esclaffent :

« Jozig a entendu grincer une charrette ! »

L'ancienne route menant au bourg est encombrée de branchages, mais Jozig, malgré son cerveau embrumé, conduit avec précaution. Couvrant le bruit du moteur de sa voiture, il entend à nouveau le grincement d'une charrette.

Il distingue face à lui le curieux attelage du squelette fantomatique d'un cheval et d'une charrette menés par un vieillard décharné, la faux levée.

Brusque coup de volant.

La voiture dérape sur un monceau de feuilles gluantes, heurte le coin du parapet du pont de pierres, dévale le ravin et en se renversant s'arrête au bord de la rivière. Coincé dans sa ceinture, blessé à mort, Jozig voit défiler sa jeune vie en quelques minutes.

Nuit d'apparitions –
esprits forts, esprits faibles
se disputent la vérité

De l'église au cimetière, derrière le corbillard, marchent les parents et les amis de Jozig.

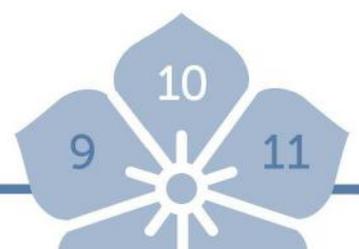
Soupirs, larmes et sanglots.

« Rappelle-toi, me chuchote Mona, il nous avait bien dit qu'il avait entendu grincer une charrette. C'était la charrette de l'Ankou³ ! »

MAI EWEN (France)

2. Contrôle-biniou : éthylo-test.

3. L'Ankou : en Bretagne, le serviteur de la Mort.





L'homme de pierre

Au petit matin la nouvelle se répandit dans toute la vallée comme une traînée de poudre : pendant la nuit avait poussé, au sommet du point culminant, un « homme de pierre ». Haut de quelques mètres, en belles roches locales, le granite et le grès rose, bien visible à qui voulait lever les yeux vers le ciel. Les plus érudits parlaient d'inukshuk esquimau, de chorten tibétain, du monolithe de 2001, l'Odyssée de l'espace, mais tous pensaient à ces croix, souvent blanches, qui marquent certains sommets comme des cairns du souvenir. Déjà certains avaient pris la route pour voir l'empilement de près et comprendre ce mystère. Au retour ils parlèrent du bel agencement de pierres sèches, de l'harmonie du rose, des gris, avec des perles de quartz, des jambes bien plantées en terre, des bras levés vers le ciel, un « homme arbre », disaient-ils. Mais qui l'avait construit et dans quel but ? Il n'y avait pas de message, pas plus que de traces. Du travail de pros, évanouis dans l'ombre ! L'allure expressive de la statue questionnait, impressionnait et c'était la seule réponse. Le silence est l'allié du mystère. Les curieux affluèrent de toute part et chacun y alla de son interprétation, parlant qui de manipulation, qui de révélation. Il était plus sage de se laisser aller à une méditation sur l'homme balloté par les éléments. Les plus naïfs y voyaient même une construction des Martiens.

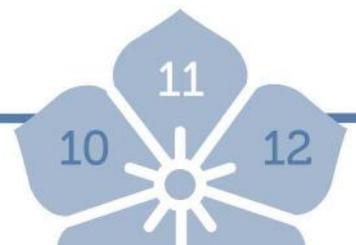
Ardeur des pierres
là où le cœur
fait silence

Et le mystère demeurait.

Jusqu'à ce samedi où certains jeunes se rassemblèrent sur le site, histoire de « fêter l'Homme » autour d'un feu et d'y passer la nuit. Les flammes crépitaient, on sortait les saucisses et la bière, on allait prendre du bon temps. Mais peu à peu un vent féroce se leva, pliant les arbres dans des craquements lugubres, et ils entendirent l'appel d'un homme inquiet et gémissant. Étaient-ils dans un cauchemar ? À part eux il n'y avait pourtant pas âme qui vive à la ronde. Pris de panique, ils éteignirent le feu, rassemblèrent leurs affaires et s'enfuirent sans demander leur reste.

Le lendemain chacun d'entre eux prétendit avoir entendu, ce soir-là, une « voix ». Ils n'étaient pas les premiers. Les sceptiques leur demandèrent s'ils n'avaient pas bu et fumé un peu trop.

L'un avait entendu : « Je suis le Réchauffement climatique ».
Une autre : « Je suis la Terre ».
Un troisième : « Je suis l'Arbre ».
D'autres : « Je suis le Changement ».
« Je suis l'Avenir de vos enfants ».
« Je suis la Conscience ».



L'écho de l'étroit chemin

C'était un peu comme la tour de Babel : pris un à un les messages ne faisaient pas sens mais mis bout à bout ils constituaient un vibrant appel qui n'échappa à personne. Même dans la vallée les sources tarissent, les arbres dessèchent, le lynx et le grand tétras sont menacés. On peut être heureux comme un enfant en trouvant des crottes de coq de bruyère : c'est la preuve qu'il en reste !

Mais comment les adolescents avaient-ils pu entendre des mots différents, un mystère de plus ? On pensa à une illusion de groupe. Et si un homme s'était glissé dans la statue, leur parlant à tour de rôle comme un chaman ?

Surveiller le temps
même les cailloux
content le passé

Le jour d'après l'Homme avait disparu, comme un fait exprès, aussi secrètement qu'il était apparu. Il fallait s'y attendre. On ne trouva pas davantage les pierres de construction ou tout autre indice. À l'évidence on devait se contenter de la parole émise. C'est elle qu'il fallait accepter et recueillir comme une bouteille à la mer. Peu importe d'où elle venait. Beaucoup prirent conscience de la situation réelle de la planète et changèrent irrémédiablement leurs habitudes de vie.

L'histoire de l'homme de pierre ne fut jamais élucidée ; on pensa bien à quelques ermites, à des artistes du land art ou même à une secte. Pas plus que celle du souffle du vent, entendu différemment par chaque jeune. Grâce à sa disparition la vallée échappa par bonheur au raz-de-marée des touristes avides de sensationnel. Des monolithes, des tours s'élevèrent un peu partout dans le monde, avec toujours le même message.

Le temps fit son œuvre, effaçant petit à petit le souvenir, car on ne peut pas vivre sans l'oubli. Et la température continuait de monter, de monter.

Exposition de land art
l'oreille collée aux arbres
dedans un cœur bat

Germain REHLINGER (France)





Modèle de Rodin, par hasard et par passion

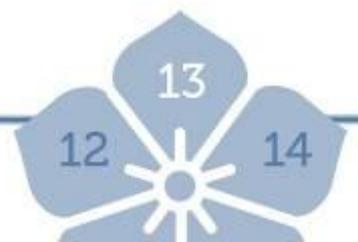
Entre 1871 et 1877, Rodin était à Bruxelles. De retour d'un voyage de deux mois en Italie, il demanda au commandant de ma caserne de lui envoyer un soldat pour lui servir de modèle. Le commandant Malevé envoya neuf volontaires et c'est moi, Auguste Neyt, soldat du Service des télégraphistes, que Rodin choisit. J'étais jeune, fin, musclé et belge ; je me prénommait Auguste comme lui. Les méandres du destin sont étranges. Un hasard malheureux avait fait sortir mon numéro du tirage au sort pour le service militaire. Un hasard heureux me libéra de ma caserne glaciale pour un atelier de sculpteur, pendant quelques mois de 1876.

matin de printemps
dans la chaleur de l'atelier
l'odeur de la terre

Dûment muni d'une permission, je me rendis régulièrement à l'atelier de la rue Sans-Souci où ma nudité était scrutée par le sculpteur. La gouge ou l'ébauchoir crissaient légèrement sur la surface de la terre où se matérialisait mon apparence esquissée, effacée, transposée, recommencée. L'empreinte des doigts du sculpteur inscrivait mon portrait dans la glaise et lentement, un corps de terre sortait du néant. J'avais vingt-deux ans, il en avait trente-six. Nous devînmes amis. Il arriva que je pose aussi le soir, à la bougie, avant de rentrer dormir à la caserne. La sculpture, elle, dormait sous un drap de coton humide pour conserver la plasticité de la terre. Combien de fois fut-elle ainsi recouverte le soir et découverte le lendemain pour un travail sans cesse continué !

sur la terre glaise
les doigts pressent et glissent –
danse du silence

Poser nu, en ces années-là, ce n'était pas si banal. Ni facile. Le déhanchement, la torsion, un bras levé : la pose était pénible. Mais j'échappais à la caserne vétuste, Rodin me versait le défraiement des modèles et le métier de sculpteur m'impressionnait. Je regardais les praticiens préparer la terre en la malaxant comme une pâte épaisse, délayer la poudre de plâtre pour le gâcher, mixer longuement pour qu'aucune bulle ne se forme en surface, créer le moule en plâtre, poser les languettes de séparation pour le puzzle qu'il faudra recomposer pour couler le plâtre, démouler, limer, poncer, polir et obtenir enfin le moulage. Puis, si la sculpture a du succès, elle sera confiée à un fondeur pour couler le bronze. Tout ce travail avant d'arriver à une sculpture en bronze !



L'écho de l'étroit chemin

Parfois il m'invitait à déjeuner chez lui, au 71 de la rue du Trône. Je butinais dans les casseroles de Rose, sa compagne, dont la cuisine était savoureuse, surtout par comparaison à la gastronomie calamiteuse de ma caserne.

soleil couchant –
les rides plus marquées
sur la terre

Une sorte d'ivresse me foudroya quand je vis le moulage terminé, cette silhouette qui était moi et qui ne l'était pas, c'était bouleversant ! En janvier 1877, la sculpture fut exposée au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles, puis au Salon de Paris en mai. Elle était si vivante qu'on crut le plâtre moulé sur un modèle vivant. Un scandale, une infamie pour Rodin s'il avait effectivement présenté un moulage comme étant une sculpture. Pour prouver son honnêteté, je repris la pose pour le photographe Gaudenzio Marconi. Quelqu'un à Paris conseilla de faire un moulage du modèle et de comparer : Rose gâcha le plâtre et moula mon corps de ses doigts fins, la caisse fut envoyée à Paris avec les photos. J'ai même proposé d'aller à Paris pour poser nu à côté de la sculpture, mais mon commandant, qui avait accordé tant et tant de permissions, me refusa celle-là.

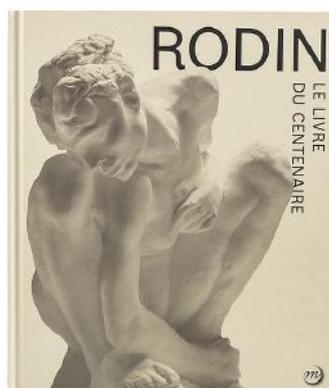
un livre ancien
où il manque des pages –
je me souviens de lui

Ce triste novembre 1917, Rodin est mort. J'ai soixante-trois ans et la guerre n'en finit pas. Dans les Flandres belges, près d'Ypres, des milliers de soldats ne cessent de venir mourir dans la boue. À Moscou, la révolution a mis fin à l'empire tsariste ; les empires ottomans et austro-hongrois vacillent. Mais ma sculpture est éternelle. De toute ma vie, je n'ai posé que pour Rodin et uniquement pour cette œuvre, l'Âge d'airain, qui me relie à lui pour toujours. Moi, Auguste Neyt, je suis l'homme d'airain, par hasard et par passion.

rien qu'un peu de pluie –
au jardin des sculptures
les bronzes verdissent

Marie DERLEY (Belgique)

Rodin
Le livre du centenaire.
Boutiques de Musées.
Diffusion Flammarion, 2017.





La croisée des chemins

Torpeur d'été
Un soupçon de souffle
agite quelques feuilles

C'était un jour très chaud de fin juillet.
Nous partions nous rafraîchir, nous détendre enfin après plusieurs semaines de travaux, dans l'île de Béhuard au creux de la Loire.

C'est avant le village de Savennières que nos chemins se sont croisés.

Ivre de marcher, tu avançais tout seul au milieu du goudron.

Trouvé sur la route
sans notion d'être perdu
le petit garçon

Tu savais ton prénom, le prénom de chacun de tes parents, mais pas ton adresse. Tu avais l'air d'avoir cinq ou six ans. Tu ne savais pas pourquoi, ni comment tu te trouvais là.

Ton pantalon avait un très large accroc sur la fesse droite ; mais sur ton visage frais aucune trace de poussière ou de larmes.

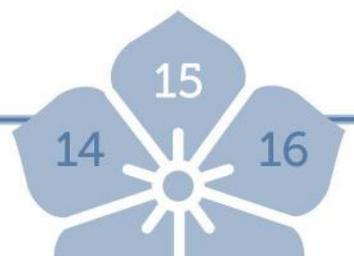
Tu disais que tes parents étaient partis faire des courses, que tu regardais la télé avec ton frère, et un cousin.

Aucune maison en vue. On a arrêté quelques voitures qui venaient du village pour s'informer à tout hasard.

Quand on lâchait ta main, tu retournais te placer au milieu de la route pour avancer.

La police, en sous-effectif, nous demanda de t'emmener au poste le plus proche, à une dizaine de kilomètres ; on avait peur que tu t'effraies dans la voiture, à quitter le lieu où l'on t'avait trouvé, peut-être tout près de ta famille.

Vers la gendarmerie
non je ne suis pas paniqué
dit l'enfant calme



L'écho de l'étroit chemin

Au bout d'un ou deux kilomètres, on est passé devant un camp de gens du voyage en pleine nature ; on t'a invité à décrire ta maison : tu as dit qu'elle était bleue avec des volets.

Au commissariat, on nous a demandé de rester avec toi.
Tu as bu de l'eau. Tu as joué avec une petite voiture. Tu as dessiné un peu...

Tout le monde s'activait, le maire de Savennières a dit qu'aucun enfant de ce nom n'existait sur sa commune, et qu'il n'y avait aucun établissement, aucun camp d'enfants dans les environs.

On te regardait, on cherchait des idées... on émettait des hypothèses tout haut... Et toi, confiant, tu laissais les choses aller comme elles devaient aller.

Les heures passaient. Ce qui nous étonnait, nous inquiétait, c'est que personne n'appelait pour signaler ta disparition.

C'est vers 16h30, qu'un énième coup de téléphone vers les autorités du coin nous apporta la solution à ton énigme.

Le monsieur au bout du fil t'a reconnu par la description : c'était ton oncle. Il nous a dit que tu étais psychotique, que tes parents étaient un peu dépassés...

Il a donné ton adresse. Les policiers ont retracé ton chemin. Tu avais beaucoup marché avec de si petites jambes. Et tu avais traversé une large route très fréquentée...

Devant la carte
silence et frissons
L'enfant indemne

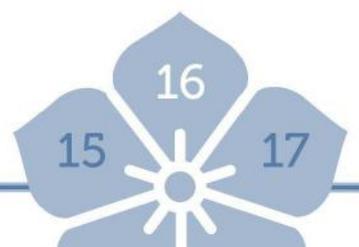
Puis on a cherché à contacter tes parents. Ce fut long encore... très long.

Soudain, un policier est sorti de son bureau : « Ça y est, on a eu les parents, le petit était sous la garde du papy qui s'est endormi. Les parents vont venir le chercher... ».

Mais ce fut long encore, très long...

Le commissaire a fini, en fin d'après-midi, par nous proposer de partir.

À l'heure du goûter
entre deux policiers
nos adieux

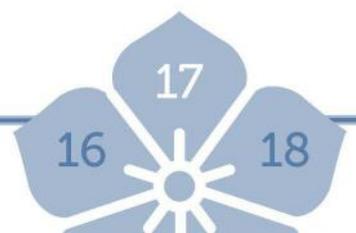


L'écho de l'étroit chemin

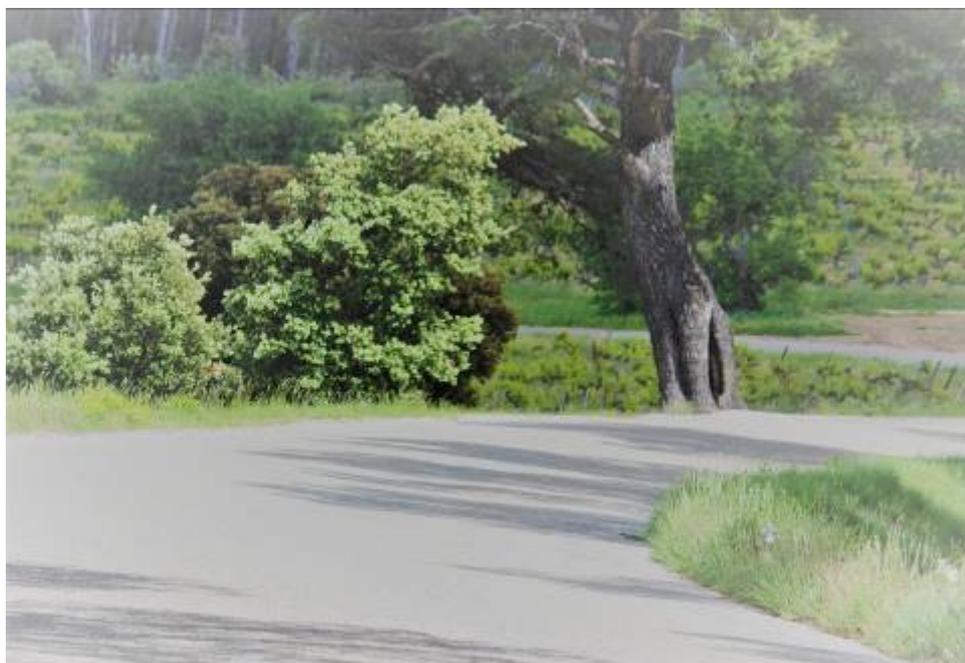
Dans la soirée, au bout de l'île de Béhuard, j'ai eu ta maman au téléphone. Elle m'a dit « merci », juste ça : « merci ». Ah si : elle a dit aussi que je pouvais dire au commissaire qu'elle m'avait bien appelée pour me dire « merci ».

Parfois, je pense à toi, à vous. Et je vous souhaite au plus profond de mon cœur une belle vie, pleine d'amour.

Monique LEROUX SERRES (France)



L'écho de l'étroit chemin





Sur mon chemin, j'ai rencontré

à droite ou à gauche ?
la beauté des digitales
guide mes pas

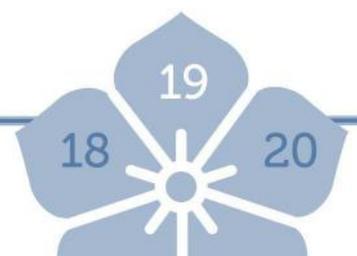
Ce jour-là, j'avais marché de longues heures en forêt. Pour retourner à mon point de départ, j'avais le choix entre deux directions. Le chemin qui menait aux fleurs était le plus long, mais je n'hésitai pas à m'y engager afin de les admirer. Tandis que je m'attardais devant les longues grappes aux couleurs vives, un léger bruit provenant d'un buisson attira mon attention. Un écureuil ou un oiseau, sans doute ... Je restai stupéfaite devant l'animal qui émergea du feuillage et vint droit à moi. L'apparition n'avait rien d'exotique ni d'extraordinaire et pourtant sa présence, qui eût semblé banale en ville, semblait en ce lieu plutôt incongrue.

Il s'agissait d'un chaton noir et blanc, âgé de quatre mois environ, amaigri, sans collier, à l'évidence perdu ou abandonné. Je m'arrêtai un court moment pour le caresser et lui parler, comme si des mots pouvaient le consoler de sa mésaventure. D'où venait-il ? Comment était-il arrivé jusque-ici ? Mystère... Comme je commençais à m'éloigner, il se mit à me suivre. Une question se posa alors : que faire de lui ? Visiblement, il était décidé à ne pas me lâcher d'une semelle et allait certainement m'accompagner jusqu'au parking. Je devais donc résoudre le dilemme suivant : soit l'abandonner à son sort, soit l'emporter avec moi alors que j'avais déjà un chat qui jamais n'accepterait un congénère.

Au fur et à mesure de ma progression, je me sentais de plus en plus mal à l'aise. L'idée de chasser le chaton afin d'éviter la gêne qu'il allait m'occasionner était immédiatement balayée par un sentiment de culpabilité. Il fallait trouver une issue, et vite. La seule solution qui me vint à l'esprit fut de lui trouver un maître avant la fin du parcours !

Le petit chat attirait l'œil des enfants, ce qui facilitait la discussion avec les parents, mais hélas, aucun d'entre eux ne voulait l'adopter. A chaque fois, je me heurtais à un refus poli et l'espoir de le confier à quelqu'un s'amenuisait. Comme il était à présent inenvisageable de le laisser là, seul et vulnérable, son destin se jouerait à la SPA.

Le soir tombait, les promeneurs devenaient rares. Dans les derniers mètres, je rencontrai une fillette et sa mère. Sans illusion, je leur résumai la situation puis leur demandai si elles désiraient l'adopter. C'est une étrange impression de ne pas entendre



L'écho de l'étroit chemin

la réponse que l'on attendait. Pendant quelques secondes, on doute tant l'on est interloqué. Alors, on fait répéter de peur d'avoir mal compris. « Oui, oui, je le prends », confirma la fillette. « Mon chat est mort et il avait exactement la même couleur. » La maman acquiesça. Je donnai le chaton à sa jeune maîtresse, qui le prit entre ses bras. C'est ainsi qu'il partit vers sa nouvelle vie.

Si longtemps après, je m'étonne encore de cet heureux dénouement. Il eût suffi d'un rien pour qu'il n'advînt pas, comme l'absence d'une inconnue

il se fait tard
plus une seule silhouette
à l'horizon

ou un brin de lassitude

chemin le plus court
tant pis pour la couleur pourpre
des digitales

Isabelle YPSILANTIS (France)





Coups de cœur

Sur mon chemin, j'ai rencontré

D'Isabelle Ypsilantis

Par Monique Merabet

Sur mon chemin... Cela commence comme une comptine, une devinette : Sur mon chemin, j'ai rencontré... un chaton « perdu ou abandonné », en tout cas sauvé.

Histoire souriante dont la fraîcheur et la légèreté m'ont séduite d'emblée. Un peu à la manière d'un conte de fées.

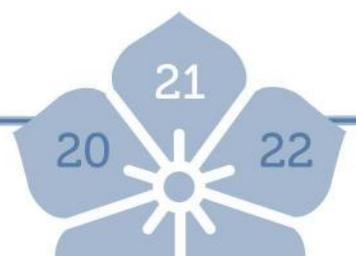
Le récit, d'une grande sobriété, est bien construit, suivant pour fil rouge, les réflexions, les rencontres, les inquiétudes de la promeneuse déterminée à trouver une famille au chat qui la suit. D'un bout à l'autre, nous nous sentons, comme elle, guidés et soumis à l'imprévisible. Et la fin heureuse nous arrache un ouf de soulagement.

Deux haïkus « aux digitales » ouvrent et clôturent joliment les péripéties d'une balade à travers bois. Le premier décide du chemin à suivre par l'envie d'aller contempler les fleurs ; le dernier, par un effet d'inversion, nous rappelle que cette suite d'évènements aurait pu ne pas avoir lieu, laissant au hasard un rôle prépondérant dans nos décisions.

Une belle façon aussi de nous faire prendre conscience que sur ces parcours aléatoires qui sillonnent notre existence, nous pouvons accueillir les petits bonheurs qui se présentent.

Merci à Isabelle Ypsilantis d'avoir partagé celui-ci avec nous.

Monique MERABET



L'homme de pierre De *Germain Rehlinger*

Par Danièle Duteil

Est-ce un hasard si les catastrophes dites naturelles se multiplient ? Si la température s'élève à la surface du globe ? Si un homme de pierre surgit mystérieusement, un beau matin, « au sommet du point culminant » d'une vallée comme tant d'autres, sans qu'aucune explication rationnelle n'émerge ? « *Ce n'est pas un hasard* »¹, répondrait peut-être Ryoko Sekiguchi, qui a relaté dans sa chronique le terrible tsunami du 11 mars 2011 au Japon.

Le récit de Germain Rehlinger prend rapidement un tour « surnaturel ». D'où vient la statue de pierre ? On subodore un instant l'œuvre de quelque martien. Au début, c'est plutôt amusant, on fanfaronne même jusqu'à se rendre sur place.

Alors, les choses basculent dans le fantastique, les forces se déchaînent et tout le cosmos semble s'ébranler : « vent féroce », « craquements », mêlés à l'appel de « l'Homme inquiet et gémissant ».

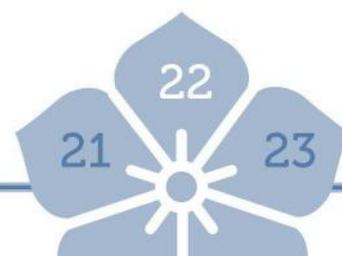
Dans les cultes shintoïstes anciens, la nature est personnifiée, peuplée de kamis à visage humain, pour lesquels les gens éprouvent un respect mêlé de crainte : ils savent très bien que la nature est imprévisible et qu'il faut redouter la colère des dieux. L'inanimé, ici, après avoir revêtu forme humaine, prend vie, se fait entendre : « Je suis la Terre », « Je suis l'Arbre », « Je suis la Conscience ».

À ce stade, l'énigme du Sphinx n'est pas très éloignée. L'humanité a-t-elle encore le temps de la résoudre avant de payer le prix fort : son total anéantissement ?

Métaphore, parabole même, quasiment enraciné dans la mythologie et les croyances ancestrales, le haïbun de Germain Rehlinger laisse les lecteurs tirer leurs propres conclusions. Un texte qui ne laisse pas indifférent.

Danièle Duteil

1. Ryoko Sekiguchi : *Ce n'est pas un hasard* – Chronique japonaise. POL éditeur, 2011.





Appel à haïbun

Pour *L'écho de l'étroit chemin* n° 39

Thème : « Voyage immobile », ou thème libre.
Échéance : le 1^{er} avril 2022.

Pour *L'écho de l'étroit chemin* n° 40

Thème : « Le sport et le corps », ou thème libre.
Échéance : le 1^{er} juillet 2022.

Un seul haïbun par personne (composition en prose / haïku) – Caractères : Times New Roman 12 ; sans effets spéciaux de mise en page. Envoi à : afah.jury@yahoo.com

TOUTE PARTICIPATION VAUT AUTORISATION DE PUBLICATION

COLLECTIF HAÏBUN : PARFUMS ET ENCENS

- ❖ Vous êtes invités à participer au recueil collectif de haïbun sur le thème « Parfums et encens ».

Que mettre sous ce thème ? Quelques pistes...

- L'encens, dans le domaine du sacré, des rituels...
- Brûle-encens et brûle-parfums
- Parfums du monde
- Hygiène et thérapie
- Parfum et émotions
- Dans l'atelier du parfumeur
- Parfums et célébrités
- Ambiances etc.

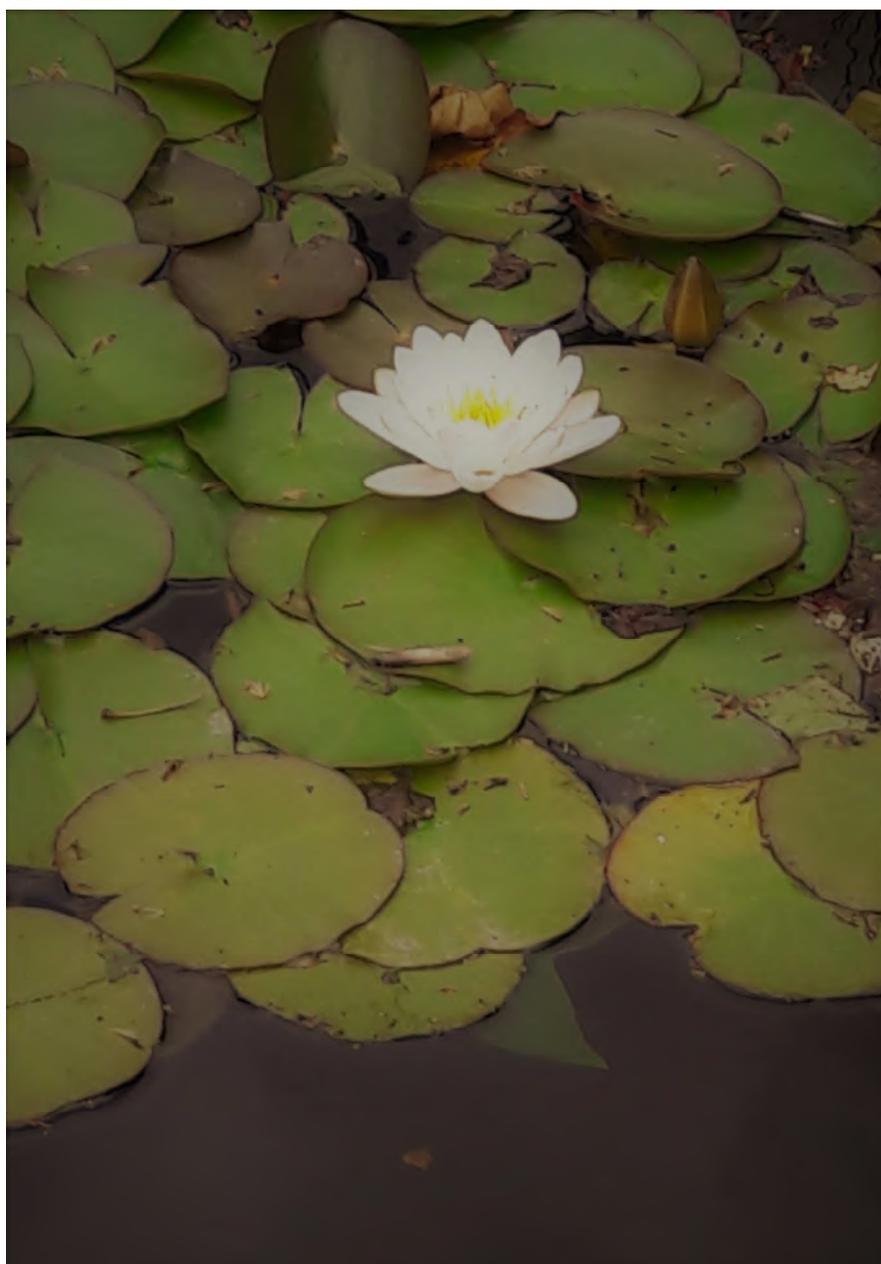
Longueur conseillée : entre 500 et 1500 mots.

Date butoir pour envoyer votre haïbun (un seul par personne) : **15 mai 2022**.
À l'adresse : danhaibun@yahoo.fr / ou afah.jury@yahoo.com Publication du recueil : 2^e semestre 2022.

D. D.



L'écho de l'étroit chemin



Regard sur le haïbun

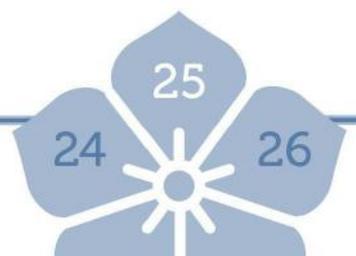
Par *Danièle Duteil*

Le haïbun consiste en une brève narration poétique incluant dans la trame d'une prose descriptive un ou plusieurs haïkus. S'il peut traiter des thèmes variés, il raconte, plus souvent, une expérience marquante, retrace une tranche de vie ou relate un voyage. Il s'agit d'un récit initiatique, c'est-à-dire que le personnage central est en quête d'une vérité : sa pérégrination est censée le faire évoluer vers une meilleure connaissance de lui-même et du monde. Que le récit soit réel ou fictif, l'important réside dans le ressenti partagé et le message transmis.

Loin de se borner à une simple juxtaposition de deux genres différents, prose et poésie, cette composition littéraire va dégager une impression de totale harmonie. Il faut ainsi se demander si le haïku apporte quelque chose de plus au récit, s'il donne plus de profondeur à la prose, en augmente la portée. Il n'a pas pour vocation de reprendre, sous une autre forme, ce que la prose exprime déjà, mais d'enrichir et d'étendre le propos. L'effet de surprise créé par son introduction devrait inviter à revisiter sa lecture, à la reconsidérer sous un autre angle, à la faveur de l'éclairage particulier que l'irruption de l'immédiateté provoque. Le haïbun, tel qu'envisagé par Bashô dans *L'étroit chemin du fond*, rend palpable l'épaisseur du temps. L'instant présent ne surgit pas par hasard dans la trame du récit, il est préparé par la description préalable, souvent attachée à célébrer de hauts lieux que la mémoire ne saurait évincer. Le procédé aboutit à cette prise de conscience que le présent, véritable encoche sur le déroulé du temps, n'existe pas indépendamment : il est porté par l'histoire de l'humanité entière.

Afin de préserver l'unité de l'ensemble, l'auteur veillera à la sobriété de son style, car la prose du haïbun, à l'instar du haïku, se caractérise surtout par sa concision et un esprit particulier, le *karumi* cher à Bashô, ou forme de légèreté. Ce même esprit de légèreté semble d'ailleurs incompatible avec toute accumulation de haïkus dans les enchaînements prose/poésie. Autant la rareté du poème bref va donner de la valeur à ce petit joyau, autant sa multiplication risque de le faire basculer dans une banalité navrante. De surcroît, le nombre alourdit le rythme et, visuellement, produit l'effet d'un pavé.

Le haïbun d'Isabelle Ypsilantis, *Sur mon chemin, j'ai rencontré*, se distingue justement par sa sobriété et sa légèreté, souligne avec raison Monique Merabet. Afin de dégrossir le texte, bavardage, phrases alambiquées et mots vides de sens seront écartés.



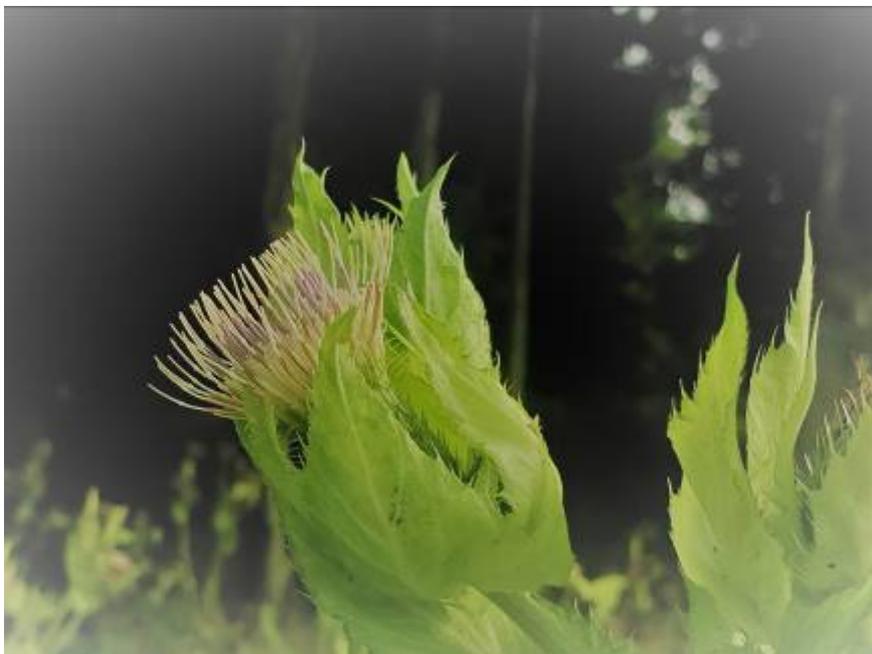
L'écho de l'étroit chemin

Une relecture minutieuse éliminera les termes superflus : la portée du récit s'en trouvera affermie, car la justesse du ton et la brièveté font entendre davantage que de longs discours.

Pourquoi vouloir tout dire ? En musique, le silence a un sens, il donne le rythme, le phrasé et suscite l'émotion ; il en est de même pour la prose du haïbun, elle-même un art de l'ellipse : sa dimension implicite laisse au lecteur, devenu par contre-coup acteur, le soin d'aller quérir du sens au-delà des mots. Elle trouve aussi matière dans la rupture même – cette zone blanche où s'entrouvrent les portes du vide – qu'entraîne le passage déstabilisant de la prose au haïku.

Dans *L'homme de pierre*, par exemple, Germain Rehlinger se garde bien d'imposer une morale à son récit particulièrement ouvert ; il libère, a contrario, un large espace qui ne lui appartient plus : son objectif ne cherche-t-il pas à aller titiller les consciences ?

Danièle Duteil





Jusqu'au bout de moi

Haïbun

Jocelyne Asquin, avec Diane Descôteaux

Par Danièle Duteil

Dans un superbe avant-propos, Diane Descôteaux explique les circonstances qui ont entouré la création de ce livre :

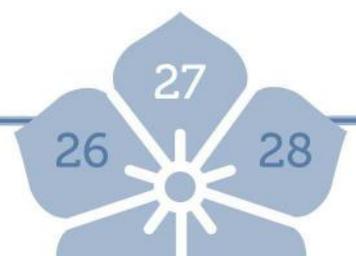
[Jocelyne Asquin] me contactera le 13 janvier dernier pour m'annoncer sa fin toute proche et pour me partager son dernier haïku que nous retravaillerons ensemble. Incapables de nous en tenir à ce seul poème, nous entamerons, ce même jour, l'écriture de l'ouvrage de haïbun que voici...

L'écriture permet à la malade d'affronter avec courage, lucidité, et une relative sérénité, la phase terminale de sa vie. Elle écrit pour contrer...

la fuite inexorable de toutes ces particules qui s'écoulent en silence dans le sablier du temps...

glisser hors de soi
bercée au rythme des vagues –
l'heure des cachets

Professionnelle de santé, elle s'est investie sans compter, sa vie durant, pour aider et secourir les populations, au Québec, au Mali, au Burkina Faso, au CLSC (Centre local de services communautaires) Jean-Olivier-Chénier, à Saint-Eustache (Qc). Sans expérience de l'écriture, elle a relevé le défi qu'elle s'est lancé : écrire son livre en quelques semaines, avant de s'éteindre. Le genre choisi, le haïbun, convient particulièrement à l'évocation de cette phase délicate. Certes, la maladie progresse mais, parallèlement, le cheminement intérieur de la personne s'affirme. Il faut accepter



L'écho de l'étroit chemin

de renoncer, c'est-à-dire avancer sur la voie du lâcher-prise.

Diane Descôteaux, qui a mis tout en œuvre aussi pour que Jocelyne mène à bien son projet, définit ainsi la physionomie des pages :

...la lecture suit un mode aléatoire plutôt qu'un ordre chronologique. On voyage, d'hier à aujourd'hui, mais toujours au présent.

Loin de donner dans le pathos, l'autrice trouve encore matière à s'étonner, se réjouir et remercier.

Le hasard nous offre
de formidables moments de grâce
...jusqu' à la fin.

Cet état d'esprit traverse le récit, lui donnant puissance et lumière. Évidemment, les moments d'abattement existent, mais ils ne sont jamais envahissants. La délicatesse et la pudeur sont ici remarquables : la vie est intensément célébrée pour les occasions de communion et de bonheur qu'elle offre ; mais, en contrepoint, il est difficile de taire complètement les coups durs de la destinée.

Dans son introduction, Jocelyne Asquin fixe elle-même le ton, brièvement...

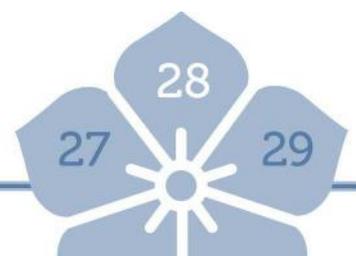
Je ne peux pas résumer ma vie en trois lignes... J'essaie de vivre ces dernières semaines entourée de mes amours dans une bulle de paix. Nous rions, nous pleurons et nous nous souvenons de tout ce beau temps passé ensemble, et du moins beau aussi...

Noël bientôt –
résultats d'examen
irrévocables

Elle souligne une capacité de résilience qu'elle doit, affirme-t-elle, à tous ceux qui la soutiennent et l'accompagnent dans l'ultime épreuve. Des pages sublimes qu'aucun discours ne saurait restituer... Écoutons plutôt Jocelyne :

Après moi

Aujourd'hui, je me projette dans un avenir qui ne m'appartient pas. Celui de ma famille, mes ami(e)s, mes connaissances. Avec l'espérance qu'ils me reconnaîtront dans les couleurs des vivaces du jardin, dans le parfum du tendre lilas que j'ai soigneusement taillé à chaque année, dans l'odeur des beignets aux pommes d'automne, dans ces décorations de Noël personnalisées ou dans le crissement des raquettes sur la neige de janvier.



héritage –
toujours vivante à travers
l'odeur du lilas

Jusqu'au bout de moi force le respect et l'admiration envers Jocelyne Asquin. Il s'agit-là d'un témoignage exceptionnel.

On ne peut que féliciter également toutes les personnes, Diane Descôteaux en tête, qui ont œuvré pour la réalisation du souhait le plus cher de l'autrice : finir l'écriture de son livre avant de quitter les siens, ses amis et ce monde.

Danièle Duteil



Jocelyne Aquin

Avec Diane Descôteaux

Jusqu'au bout de moi

Éditions des petits nuages, 2021

Couverture (encre) : Nathalie Dupont

Graphisme couverture : Léonie Côté

Illustrations : Laura Desjardins

Infographie : Alejandro Natan

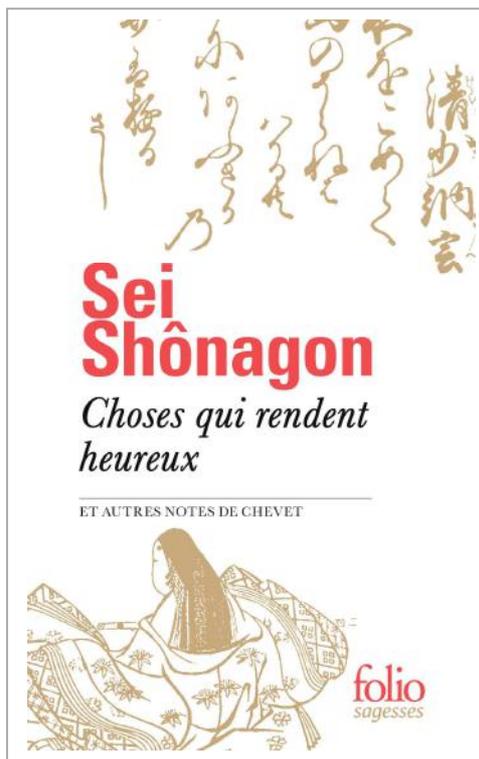
Révision : Laurence Carré

Coin lecture

Choses qui rendent heureux

Et autres notes de chevet

De *Sei Shônagon*



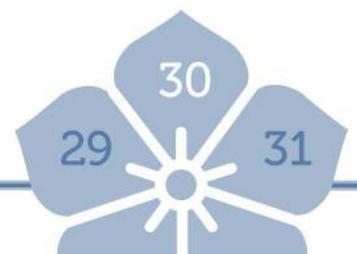
Sei Shônagon

*Choses qui rendent heureux
Et autres notes de chevet*

Traduit du japonais
par André Beaujard.
Édition et préface de Corinne Atlan.
Morceaux choisis
des *Notes de chevet*
(Connaissance de l'Orient).
Collection Folio Sagesses,
octobre 2021.

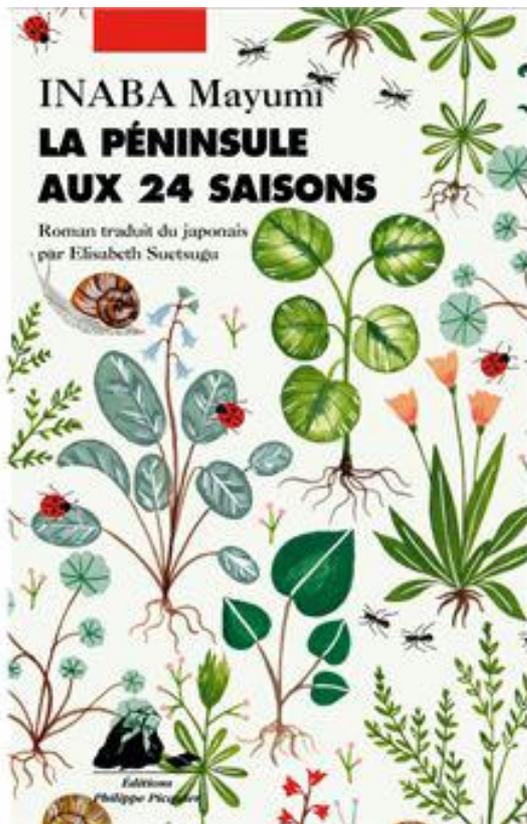
« Choses qui rendent heureux », « Choses qui égayent le cœur »,
« Choses qui ont une grâce raffinée », « Choses impatientantes »,
« Choses qui ne font que passer »...

Par listes délicates et perçantes, Sei Shônagon saisit, attentive à leur impermanence, l'essence poétique des êtres et des choses. (Extrait de la présentation de Corinne Atlan).



La péninsule aux 24 saisons

De *INABA Mayumi*



INABA Mayumi

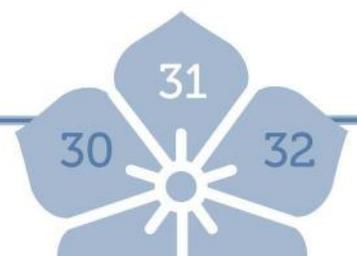
La péninsule aux 24 saisons

Roman traduit du japonais
par Elisabeth Suetsugu.
Éditions Philippe Picquier ;
Piquier poche, janvier 2022.

De splendides paysages de mer et de falaises, loin de Tôkyô, accueillent l'héroïne, lasse du monde. En compagnie de son chat, elle passe douze mois paisibles au contact de la nature généreuse et purifiante, préparant parfois des confitures ou écrivant des haïkus.

Vingt-quatre saisons, c'est le temps qu'elle s'accorde pour renaître, entourée d'un voisinage chaleureux, dans un village du bout du monde.

D. D.

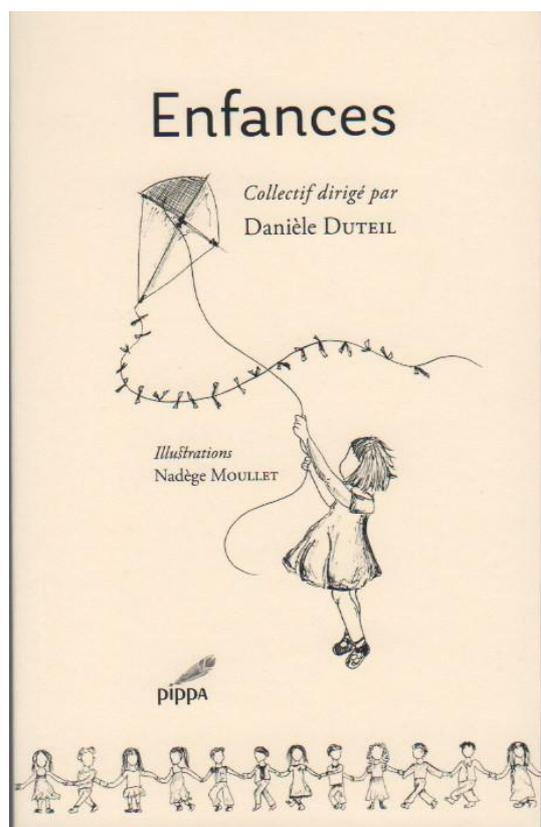


Nos adhérents ont du talent

Enfances

Collectif de haïbun

Coordonné par *Danièle Duteil*



La rivière fut sa mère
Sous les ombrages elle a grandi
bercée du chant de l'eau
et des musiques du vent
dans les peupliers

L'eau lape
le bleu du ciel
sur les cailloux

Françoise Naudin-Malineau :
La petite fille en pyjama rose
(« Pas de côté »)

Enfances, haïbun.
Collectif de 28 haïjins
Coordination : Danièle Duteil
Illustrations : Nadège Moullet
Éditions Pippa, octobre 2021
À commander ici :
<https://www.pippa.fr/>



BULLETIN D'ADHÉSION À L'AFAH

(Association Francophone des Auteurs de Haïbun, *L'étroit chemin*)

NOM : -----

PRÉNOM : -----

ADRESSE : -----

PAYS : -----

COURRIEL / TÉL. : -----

TARIF ANNUEL : 12€ à régler par chèque libellé à l'ordre de Germain REHLINGER, trésorier de l'AFAH et à adresser à Germain REHLINGER – 5, rue des Pinsons – 68420 ÉGUISHEIM – France

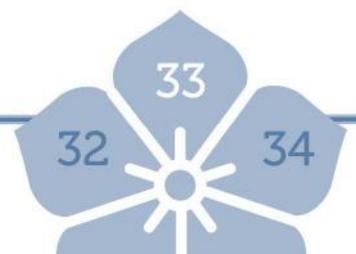
Possibilité de paiement par Paypal (13 €) en indiquant l'adresse courriel : echo.afah@yahoo.fr



Copyrights des visuels :

Photographies : *Danièle Duteil*

Directrice de publication : *Danièle Duteil*
Conception graphique : *Meriem Fresson*





L'écho de l'étroit chemin

Association Francophone des Auteurs de Haïbun

AFAH